

A propos du «Géant» d'Edna Ferber

Autor(en): **Savarit, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **70 (1967)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LETTRES D'OUTRE-ATLANTIQUE

A PROPOS DU „GÉANT”
D'EDNA FERBER

par Jacques Savarit

NAISSANCE ET GÉNÉALOGIE LITTÉRAIRES
DE JAMES DEAN

Pour l'écrivain soucieux de durer, la partie est définitivement gagnée lorsque l'un de ses personnages devient monnaie circulante et s'insère dans le vocabulaire courant.

Harpagon, Figaro, Panurge, Don Quichotte et le Docteur Knock vivent de cette curieuse vie seconde qui n'a plus rien à voir avec la littérature. Le fin du fin pour eux — ou le bâton de maréchal — c'est de finir substantivé, de servir de nom commun.

Un Jocrisse en dit suffisamment à l'homme de la rue pour qu'on l'exempte d'aller ouvrir son Molière et d'inventorier les arrière-plans scéniques de Sganarelle.

Pour lui, comme pour nous, le terme semble avoir cristallisé une fois pour toutes un certain type de benêt.

D'un simple assemblage de lettres, d'un support à concept groupant trois voyelles et cinq consonnes, nous sommes magiquement passés à l'existence objectivée, à l'*être*. A compter de ce moment-là, l'auteur est bien loin, oublié, perdu de vue...

Ce qui était verbe s'est fait chair dans un sens séculier mais non moins vérifiable.

Les créateurs de haut vol nous offrent des exemples à jamais précieux de ce génie de l'incarnation littéraire.

Don Juan, David Copperfield, Werther, Fortunio, le Petit Chose, se sont peu à peu affranchis des pages où la typographie les retenait prisonniers comme un fossile entre ses deux feuilles de schiste.

En catimini, ils se sont « ajoutés aux choses », pour parler comme Gabriel Marcel, jusqu'au moment où les hommes de chair et de sang les ont acceptés et reçus parmi eux.

Tel est le cas des grandes figures shakespeariennes.

Tel est aussi, pour prendre un exemple plus proche de nous, le cas du prodigieux Dany de John Steinbeck dans *Tortilla Flat*. Ce personnage semble doué d'une présence si réelle, si obsessive qu'il ne lui manque plus, en somme, que la fiche anthropométrique au commissariat de police de Salinas.

Etranges et assez peu rassurantes, à y bien penser, ces créatures de l'intellect pour lesquelles l'éclair d'une pensée créatrice a remplacé la conjonction charnelle...

Tant que le monde durera, ils circuleront quotidiennement parmi nous, ces invités venus d'ailleurs, les Julien Sorel, les Hamlet, les Pickwick, les Marguerite Gauthier, les Stravroguine.

Mélangés à notre vie, ils la partagent en égaux, avec cette différence que jamais l'immense lambrequin de la mort n'abaissera sur eux sa tenture d'ombre...

Le personnage de Jett Rink créé voici quinze ans par la femme de lettres américaine Edna Ferber dans son roman à succès *Le Géant* * n'est pas loin d'avoir acquis cette assurance contre l'oubli. Il semble même exister deux fois depuis que le regretté James Dean, en le campant à l'écran de façon inoubliable, lui a donné ces profils superposés qui nous intriguent si fort dans les portraits de Braque.

Avec *Le Géant*, alias Jett Rink, alias James Dean, est né cet étrange prototype de l'adolescent casseur, blasonné de cuir comme un motocycliste, botté comme Robin Hood et les hanches prises dans un coutil « Real Texan » ajusté au plus près.

Comme nous le signalions dans une précédente chronique, les historiens de lettres, autant que les sociologues, auront à se souvenir du Jeune Homme en Colère, de ce type humain qui a provigné sur toute la planète, de Soho à la banlieue de l'Enge, de Cholon à Valparaiso, du Vomero à Baton Rouge, avec une vitalité de chiendent.

Tant de « Wucherformen » donnent assurément à réfléchir.

Il faudrait en effet être bien malavisé pour ne pas apercevoir que cette montée d'un nouveau mythe de l'adolescence est — au-delà de toutes les morales — le signe avant-coureur d'une grave crise du concept en littérature.

A savoir que le très jeune homme intégral est en passe de supplanter — et peut-être est-ce un bien — la madone des sleepings, la mangeuse d'hommes et le gentleman quadragénaire comme pivots de la machinerie littéraire.

* *Giant* by Edna Ferber — 447 pp. — Doubleday — N. Y. — 1952.

Relire le roman d'Edna Ferber en 1967 revient donc à parcourir un itinéraire à rebours, à tous les égards éclairant et profitable.

* * *

A l'Enseigne du Supermann

Le Géant est la chronique des vingt-cinq premières années d'existence conjugale de Leslie Lynnton, l'héroïne, dans les solitudes immenses et désorientantes du Texas.

Collégienne supérieurement douée mais fantasque, impulsive, esclave de ses réactions émotionnelles et d'un idéalisme incoercible, elle soupçonnait bien peu l'existence décentrée qui allait être la sienne en prenant pour époux Jordon Benedict — Bick pour les intimes —, maître de Reata Ranch et des troupeaux semi-sauvages qui paissent ses deux millions et demi d'acres. En laissant derrière elle son Ohio natal et ses quietes années d'études en Virginie, près de Washington, elle troque, si l'on veut, un monde à la Amiel envahi par la végétation exubérante du dedans contre un univers utilitaire, froidement réaliste, où l'on ne juge des choses que par leur partie utile et leur partie caduque.

Pourtant, au cours des années 20, lorsque Leslie est encore une toute jeune femme, cet empire de la viande sur pied n'est pas atteint — provisoirement — par la prospection pétrolifère. Le seigneur de Reata gère son énorme fief avec l'autorité despotique et la bonne grâce paternaliste d'un latifundiaire romain. Acceptant comme un dû la déférence obséquieuse de ses inférieurs, il est, à chaque minute de sa vie, candidement pénétré de la grandeur de sa tâche et de la petitesse des bipèdes bredouillants qu'il manipule du bout des doigts. User en sa présence de vocables comme droit au travail, dignité du salarié et autres fariboles revient à peu près, observe sa femme, à lui laisser choir sur les orteils un colis de fort calibre.

Et jamais, au grand jamais, l'idée ne l'effleure qu'un rival puisse surgir, décidé à battre en brèche ses dogmes sacro-saints : la Puissance de l'Argent et la Primauté du Rang.

* * *

L'essentiel de la narration se concentre sur les lentes années d'apprentissage que Leslie Lynnton doit subir pour arriver à composer avec ce biotope déroutant. Car il ne sera jamais question qu'elle s'y mimétise.

Dès les accordailles, le Texas méridional l'a choquée au vif de l'âme, avec son arrivisme sans fard, son code de l'honneur venu d'un

autre âge et le paganisme larvé de ses habitants. Ses nouvelles conditions d'existence, la châtelaine de Reata Ranch ne les acceptera jamais complètement. Elle s'y *prêtera* avec une résignation écoeurée, comme les saints de portail aux pigeons. Sans se l'avouer, elle demeurera pourtant intimidée et interdite devant les quatre mondes étanches qui composent le pays : les richards du coton, les richards du bœuf, les richards de l'engrais et les richards du pétrole...

Tous ces caractères dominants, l'écrivain les met en relief au moyen d'une série d'incidents typiques et prestement contés où le piment dialectal ne manque pas :

« Nous parlons patois », observe cyniquement l'un des personnages qui possède son anglais d'Oxford sur le bout du doigt mais ne s'en sert jamais, « parce que ça nous fait de la publicité et parce que ça fait chouette, le folklore... »

Deux cibles principales, deux modalités de l'homme exercent la verve satirique d'Edna Ferber dans *Le Géant* : d'une part Jordon Benedict, ses amis et ses pairs, dont les vertus sont bien proches d'équivaloir les vices. Et puis, leur faisant face, Jett Rink le premier milliardaire texien (ou texan, l'un et l'autre se dit... ou se disent, il faudra demander à Maurice Rat...)

Lui, en revanche, ne s'encombre pas de vertus, même décoratives. C'est bien plutôt un fanfaron de toutes les immoralités, une immoralité à la *nième* puissance magnifiée par le verre grossissant des llanos et de la solitude...

* * *

Une galerie de têtes

Certes Bick et ses hommes liges n'étaient pas des anges, mais des humains assez fangeux, pétris de vulgarité et d'arrogance. Ils sacrifiaient en barbares à l'autel du Colossal et du jamais vu, n'imaginant rien qui pût l'emporter sur le périmètre sacré Austin-Galveston-San Antonio.

Tels ils allaient dans la vie, le verbe haut, sans scrupules, iniques, insoucieux du mieux-être de la plèbe qui grouillait minablement à leurs pieds.

Provinciaux aussi, à leur manière. On les sentait tout enfiérotés de leur gros compte en banque, basement cancaniers, hostiles au nouveau venu. La majeure partie d'entre eux avaient l'âme poissée d'un racisme haineux et élémentaire à l'endroit du voisin mexicain :

au-delà du Rio Grande commençait pour eux le pays des bouffons et des bêtes de somme.

Mais ces êtres mesquins et limités avaient les qualités de leurs défauts. Ils pouvaient bien être soignés comme des suffètes et grossiers comme des garçons d'écurie. Ils étaient liés à leur labeur par la chair et par l'esprit, entreprenants, immensément courageux et d'une dureté de diamant. Guides naturels, en somme, d'une société rudimentaire à peine équarrie et qu'il incomberait aux générations futures de policer et de polir. Le plus difficile, pour une âme délicate comme celle de l'ex-demoiselle Lynnton, c'était d'entrer dans leur système de coordonnées. Et de comprendre notamment que «big» et «good», dans leur bouche, étaient des termes coextensifs et à peu près synonymes.

« Ce qui est grand format, vois-tu, n'est pas nécessairement meilleur ni plus valable », répétait Leslie à son époux, avec une douceur obstinée de visitandine. « Dis-toi bien que les tournesols ne valent pas mieux que les violettes. »

Mais la leçon était perdue pour Jordon Benedict. A ces propos tendancieux il ne répondait rien, les yeux vides et l'air de s'intéresser aux mouches. Dieu merci, la supériorité des tournesols, en ce bas monde, semblait définitive...

* * *

Définitive pour lui, s'entend. Le maître de Reata vivait de fausses sécurités. Il eût beaucoup mieux fait de s'encapuchonner de mousseline, comme le chasseur de frelons. Car la silhouette d'un nouveau venu, d'un grand ravageur, grandissait à l'horizon : celle de Jett Rink, le milliardaire de dix-huit ans qui allait porter le culte du colossal aux limites de la démence.

Qu'était-ce donc ce Jett Rink, ce noceur d'Apocalypse ?

Essentiellement un jeune rustaud schizophrène, aux appétits monstrueux, qu'un coup de sonde heureux en pleine « bonanza » avait rendu multimillionnaire du jour au lendemain.

Dès lors l'innocent allait mener une vie de grand saurien, une carrière inimaginable où le crime sadique prend en relais la lubricité et la corruption.

Sans le garde-fou d'une morale, d'une religion ou plus simplement d'un code personnel de l'existence, ce Maldoror nouveau style foule aux pieds le sens commun et le bon goût, vendange les corps et les âmes...

Sans doute se fait-il ridiculiser et haïr par ses orgies fabuleuses, son satanisme appuyé. Mais il se fait également craindre, juché qu'il est sur le trône de Mammon. C'est là, croyons-nous, le moment le plus pathétique du réquisitoire social d'Edna Ferber.

Car l'orgueilleux Jordon Benedict et ses semblables doivent, en définitive, s'humilier devant les Jett Rinks.

Eux, les pionniers, n'avaient fait que manger, verts, les raisins de l'opulence dont leurs descendants ont les dents si prodigieusement agacées...

Au reste, le roman d'Edna Ferber se clôt sur une note d'espoir et de modération : leur tour venu, les enfants de Bick refusent de se laisser impressionner par Jett. Ils refusent de passer leur vie à chanter d'une voix de castrat le culte du Veau.

La récession économique les a arrachés à l'emprise des faiseurs d'argent.

Ils pourraient presque reprendre à leur compte le mot célèbre d'Alfred Capus au sortir d'un dîner chez un magnat de la finance : « Après tout, nous ne sommes séparés de ces gens-là que par un abîme ! »

* * *

Le Géant serait déjà de lecture captivante s'il se bornait à une étude de caractères, à l'histoire naturelle des esprits entre Dallas et Galveston.

Tant il est vrai qu'Orgueil et Préjugé — *Pride and Prejudice* — forment la systole et la diastole de l'énorme cœur texan.

Mais Edna Ferber n'est jamais au bout de ses libéralités. Elle nous donne davantage. Il y a dans son livre un art du reportage et un sens de la caractérisation sociale qui soutiennent la comparaison avec le meilleur Ralph Waldo Emerson, celui des *English Traits*.

Coutumes, traditions, survivances folkloriques, fastes gastronomiques, élégances et colifichets, tout ce qui porte le label du Texas se trouve saisi et rendu dans des sténographies criantes de justesse. Ici une vision surréaliste : un hôtel pour milliardaires pointant ses quarante-deux étages et ses balcons de Mille et Une Nuits dans la solitude intimidante du désert. Autour, à perte de vue, le foisonnement des agaves, des yuccas et l'étincellement des micascistes...

Et puis, voici les structures sublunaires des derricks, l'énorme giration des trépons, la parade des visons blancs sur les épaules nues et hâlées des héritières.

Enfin, brochant sur le tout, la file interminable des Cadillacs tendues de galuchat blanc, le « bourbon », la canasta, les avions personnels de Monsieur, Madame et Bébé, sous le soleil noir de Las Vegas...

* * *

On en a beaucoup voulu à Edna Ferber, dans sa petite patrie.

Carl Victor Little, chargé de faire le compte rendu du livre dans les colonnes d'une feuille locale assez chauvine, «The Houston Press», écrivit textuellement que *Le Géant* était « le fatras d'inexactitudes le plus gargantuesque et le plus jobard qui soit jamais sorti des rotatives à propos du Texas...»

Mais ces protestations outragées eurent, au bout du compte, un puissant effet publicitaire. Elles valurent au roman de si confortables tirages qu'Edna Ferber, fine comme l'ambre, dut se tenir à quatre pour ne pas adresser une circulaire de remerciements à ses plus violents détracteurs.

Partiel et partial, *Le Géant* ?

Rien, à la lecture, ne vient corroborer ce jugement.

Pour tout Américain qui veut garder les yeux ouverts, c'est, au contraire, une critique utile, fructifiante, fertilisatrice.

Bien sûr, l'œuvre s'impose avec brutalité. Elle barre la route, elle est là, *nel mezzo del cammin*, comme un pavé et comme une mise en garde.

Ce Texas d'Edna Ferber, cette ploutocratie triomphante, il se peut que nous les apercevions en coupe exagérément grossie.

Le tableau d'ensemble, parfois, est un peu trop bariolé aux crayons de couleur. Soit.

Mais entre l'œil qui enregistre et les cinq doigts qui rendent, s'étend toute la marge de l'élaboration artistique, le travail créateur proprement dit.

Ne chicanons point Edna Ferber d'avoir habillé son Texas de *Poésie* et de *Vérité*, suivant la recette immortelle de Goethe.

